

**Olivier-Thomas  
Venard**

***Quelques mots  
d'un théologien***

Telle qu'on la pose souvent en contexte judéo-chrétien, la « question du mal » devient rapidement la « question de Dieu ». Les Écritures présentent le mal, l'homme et Dieu dans une équation à trois termes : (1) le mal est réel, nocif et haïssable de Dieu et des hommes ; (2) rien n'advient hors du vouloir du Dieu unique et souverain ; (3) Dieu n'a pas la moindre complicité avec le mal – même lorsqu'il semble jouer avec

Job. L'opinion commune juge cette équation insoluble : un Dieu souverainement bon devrait nécessairement empêcher la production du mal.

Or cette « nécessité » ne s'impose que si l'on projette sur Dieu sans précaution nos concepts de bonté et de puissance. La révélation biblique, qui culmine dans le silence de la Parole incarnée sur la Croix et sa discrète résurrection, invite à se méfier de telles projections.

\*

Dans les Écritures, la réflexion sur le mal, aiguisée au fil des siècles par la pédagogie de la Loi et la pratique ambiguë des sacrifices, se concentre en un mot : *péché*. Elle culmine dans l'invention du péché originel.

L'histoire d'Adam vient alléger la honte de l'homme aux prises avec le mal. L'humour des vieux sages orientaux y suggère que le mal vient de plus loin que l'homme et qu'il n'est pas sans remède. Le récit désigne aussi la double source du péché : (1) l'impatience d'*accéder à une connaissance divine* — précisément celle du bien et du mal ; (2) l'imagination d'un *Dieu jaloux* de ses privilèges, qui se réserverait à jamais cette connaissance.

Certes, en créant des êtres finis dotés de libre-arbitre, Dieu rend possible le mal ; il est donc *impliqué* dans le problème qu'il pose. Par moments l'Écriture le souligne. Mais elle affirme aussi qu'il est *affecté* par le mal commis par les hommes. Dieu s'en plaint : *Par tes péchés tu as fait de moi un esclave !*

Placée par la prophétie d'Isaïe (43,24) dans la bouche du Dieu des Armées, la formule est scandaleuse. Dieu se plaint que le mal commis par les hommes s'impose à lui comme une nécessité. S'agissant du Tout-Puissant, il ne peut s'agir que d'une « nécessité » établie par lui-même : celle de l'alliance par lui contractée avec l'humanité. L'homme l'enfreint en commettant le mal, mais Dieu, quoique plus fort, y reste lié, tel un esclave à sa chaîne.

C'est que le Dieu vivant n'a qu'une parole, depuis qu'il a parlé à Moïse : *je suis qui je suis*. Parce qu'il est qui il est, *même si nous sommes infidèles, lui demeure fidèle car il ne peut se renier lui-même*. Faire le mal, en effet, est une limite inconnue de la liberté qu'éclaire le Logos.

Evidemment libre, le Tout-Puissant ne semble pas libre, puisque la créature peut en faire un esclave. Pareille coïncidence de la liberté et de la servitude signale un attachement à l'autre qui respecte intégralement sa liberté. On l'appelle *amour* : c'est lui qui va rendre Dieu humain et l'homme divin.

\*

*Par tes péchés tu as fait de moi un esclave !* : la désolation divine devant le mal s'exhale au cœur de prophéties sur les souffrances endurées d'un mystérieux serviteur à venir. Ses

disciples le reconnaurent quand Jésus fut mis en croix. *Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'est vidé de lui-même en se faisant esclave.*

Sur sa croix se resserre comme jamais l'insécable lien de la liberté de l'homme et de Dieu. La croix est ce à quoi Dieu et les hommes sont conduits par leur désir de s'expliquer sur le scandale du mal. Pour apaiser leur sentiment de culpabilité, les hommes avaient inventé le simulacre des sacrifices. Dès lors qu'il accepte de leur parler dans leur langage bien qu'ils en aient fait un instrument de mensonge, de violence et de mort, celui qui ne veut leur dire que *Je suis qui je suis* se condamne à mort.

Le mal apparaît comme un accroc en l'homme si grand que Dieu ne veut le réparer qu'en s'y laissant accrocher. Sur la croix, Dieu se fait tuer par *amour* pour ses tueurs. Il parle le langage le plus significatif qui soit, lorsqu'il s'agit d'amour — celui du *corps*.

Pour Adam, c'est un coup au cœur — une grâce : la naissance de la *conscience*.

**Dieu** n'est pas le jaloux qu'il imaginait. Celui qui fait signe dans le cosmos, qui bruit dans les Écritures, qui murmure au cœur, est bien plus qu'une inflexible autorité : c'est une énorme bonté. Et les fils d'Adam découvrent que ce qu'ils fuient comme une menace depuis si longtemps est en fait une consolation infinie qui cherche à les approcher sans les effaroucher. Dieu parvenu au fond de sa traversée du mal, révolutionne la conception de Dieu. Il n'est plus le Tout-Autre des philosophes et des païens. Devenu homme, il « n'a [définitivement] plus visage d'homme », Il n'est plus *the biggest thing around*, il s'éloigne à jamais des fantasmes idolâtriques de toute-puissance.

Pour autant, Dieu reste bien Dieu : il n'assiste pas impuissant aux diverses victoires du mal.

Quant à la **méchanceté**, la croix de Celui qui s'identifie aux *plus petits* est le tribunal qui jugera l'univers au dernier jour.

Quant au **malheur** et à la souffrance, l'Écriture n'ignore rien de leur réalité multiforme. Et pourtant elle proclame que l'amour et non la prédation régit la nature, créée par un Dieu innocent. Elle assure que notre expérience n'est pas adéquate à ce qui est, et que nous ne sommes pas encore au bout de nos surprises. Que la réalité déborde ce monde-ci, encore dans les *douleurs de l'enfantement du royaume des Cieux*. Que l'univers étroit où nous expérimentons le mal sera recréé, si bien que même les mauvais pourront s'y réaliser comme bons. Avec cette certitude, le malheur d'aujourd'hui devient supportable, et même le méchant peut être aimable.

\*

Au scandale du mal, la révélation ne se contente donc pas d'opposer simplement la folie de la croix. Elle *célèbre* la faute d'Adam, qui vaut le bonheur de connaître le Christ. Le Christ en croix satisfait l'envie d'Adam de connaître le bien et le mal au-delà de ce qu'il pouvait espérer. Il lui livre deux objets d'étonnement indéfinis : (1) l'assurance que *du mal* — y compris l'odieuse souffrance — *peut jaillir un bien* ; (2) l'attestation que *la toute-puissance triomphera dans la faiblesse*.

La doctrine biblique du salut est une clé très biscornue, certes, mais elle entre dans la serrure de la prison où nous nous croyons enfermés par le mal. Elle laisse espérer que la porte un jour sera ouverte. Elle nous défend de nous résigner à notre cachot en y organisant une survie éthique avec les moyens du bord. Contre le mal sous toutes ses formes, elle nous incite à la seule révolte *qui dure* : la prière — et à l'insurrection de la charité.